

**Heinrich Zimmer, Mythes et symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde, traduction et préface de Louis Renou, Paris, Payot, 1951, (coll. «Bibliothèque historique»), p. 34-40.**

---

### **Les apologues de Nârada**

Un groupe de saints hommes s'étaient rassemblés autour du vénérable ermite Vyâsa<sup>1</sup>, dans la solitude de la forêt. «Toi qui connais l'ordre éternel des dieux», lui dirent-ils, «révèle-nous donc le secret de la *mâyâ* de Vishnu.»<sup>2</sup>

«Qui peut comprendre la *mâyâ* du Dieu Suprême, sinon lui-même ? La *mâyâ* de Vishnu exerce son enchantement sur nous tous. La *mâyâ* de Vishnu est notre rêve collectif. Je ne puis que vous réciter un conte venu des jours d'antan, montrant comment cette *mâyâ* a agi dans un cas spécifique, singulièrement instructif.»

Les visiteurs étaient avides d'entendre. Vyâsa commença :

---

<sup>1</sup> Vyâsa est le sage saddhu par lequel les grands récits épiques deviennent possibles, comme le *Mahâbhârata*. (Ndlr.)

<sup>2</sup> Les chemins ou techniques (*mârگا*) pratiqués durant les âges antérieurs, quand le *dharma* était plus effectif dans l'univers et dans l'homme, cessent dans le *Kali Yuga* de convenir aux besoins humains. Le *Kârma-mârگا*, le chemin de l'activité rituelle et professionnelle et le *Jñâna-mârگا*, la réalisation intuitive du divin et de son identité avec le Soi le plus profond de l'homme, cèdent alors aux techniques du *Bhakti-mârگا*, le chemin de la dévotion fervente. Le dévot s'humilie avec un amour pieux devant la personnification du divin, tel qu'il est représenté dans Vishnu, principalement dans ses incarnations ou *avatâras*, Krishna et Râma.

[La *Bhakti* est littéralement «participation, part»; le *bhakta*, c'est celui qui donne sa part, en l'occurrence, à la divinité; et ce don, spécialement de soi-même, implique amour – comme dans les vers bien connus de Mirâ Bâi :

«J'ai donné pleinement, pesés jusqu'au dernier grain,  
Mon amour, ma vie, mon âme, mon tout».

AKC.]

«Il était une fois un jeune prince Kâmadamana, le Dompteur des Désirs, qui, se conduisant en accord avec le sens de son nom, passait sa vie à pratiquer les plus sévères des austérités ascétiques. Mais son père, qui désirait le marier, lui parla un certain jour en ces termes : Kâmadamana, mon fils, qu'advient-il de toi ? Pourquoi ne prends-tu point femme ? le mariage apporte la réalisation de tous les désirs de l'homme, il permet d'atteindre un bonheur parfait. Les femmes sont la racine même du bonheur et du bien-être. Va donc, mon cher fils, et marie-toi.

«Le jeune homme resta silencieux, par respect pour son père. Mais comme le roi insistait et le pressait à plusieurs reprises, Kâmadamana répondit : “Mon cher père, je suis la ligne de conduite signifiée par mon nom. Le pouvoir divin de Vishnu, qui soutient et enserme toute chose et nous-mêmes dans le monde, m'a été révélé.”

«Le roi son père se tut un moment pour réfléchir sur ce cas, puis il fit adroitement glisser son argumentation du plan du plaisir à celui du devoir. Un homme doit se marier, déclara-t-il, pour engendrer une descendance, en sorte que les âmes de ses ancêtres dans le royaume des Pères ne soient pas privées des offrandes de nourriture de leurs descendants, qu'elles ne tombent pas dans une misère et un désespoir indescriptibles.

«Mon cher père, dit le jeune homme, j'ai passé par des milliers de vies. J'ai souffert la mort et la vieillesse des centaines de fois. J'ai connu l'union avec des femmes et la séparation. J'ai été herbe et buisson, liane et arbre. J'ai vécu parmi les bêtes domestiques et les bêtes sauvages. Des centaines de fois j'ai été un brâhmane, une femme, un homme. J'ai partagé la félicité des demeures célestes de Çiva; j'ai séjourné parmi les immortels. En fait, il n'est point de variété, même parmi les êtres surhumains, dont je n'aie plus d'une fois assumé la forme. J'ai été un démon, un lutin, un gardien des trésors terrestres; j'ai été un esprit des eaux des fleuves; j'ai été une nymphe des cieux; j'ai été aussi un roi des serpents-démons. Chaque fois que le cosmos s'est dissous pour être réabsorbé dans l'essence informe du Divin, j'ai disparu moi aussi; et, quand l'univers a émergé de nouveau, moi aussi je suis revenu à l'existence pour vivre une autre série de renaissances. Sans cesse je suis tombé victime des illusions de l'existence – et cela, toujours, parce que j'ai pris femme.

«Laisse-moi te raconter, continua le jeune homme, ce qui m'est advenu durant mon avant-dernière incarnation. Mon nom dans cette existence était Sutapas, “Celui dont les Austérités sont Bonnes”; j'étais un ascète. Ma dévotion fervente à Vishnu, le maître de l'univers, me valut sa ferveur. Réjoui que j'aie accompli tant de vœux, le dieu apparut devant mes yeux mortels, assis sur Garuda, l'oiseau céleste. Je t'accorde un don, dit-il. Ce que tu souhaites sera tien.

«Je répliquai au Maître de l'univers : si tu es content de moi, fais-moi comprendre ce qu'est ta *mâyâ*.

«Que feras-tu quand tu auras compris ma *mâyâ* ? répondit le dieu. Je vais t'accorder bien plutôt la plénitude de vie, l'accomplissement de tes devoirs sociaux, richesse, santé, plaisirs et des fils héroïques.

«Mais, dis-je, c'est cela précisément dont je désire être délivré, pour atteindre ce qui est au-delà.

«Le dieu reprit : personne ne peut comprendre ma *mâyâ*. Personne ne l'a jamais comprise. Il n'y aura jamais personne capable d'en pénétrer le secret. Il y a longtemps, longtemps, vivait un sage pareil aux dieux, le saint Nârada, fils du dieu Brahman lui-même; il était plein de dévotion fervente à mon égard. Comme toi, il s'acquiesça ma faveur, et j'apparus un jour devant lui juste comme j'apparais maintenant devant toi. Je lui accordai un don, et il exprima le vœu que tu as exprimé toi-même. Bien que je l'eusse avisé de ne pas s'enquérir davantage du secret de ma *mâyâ*, il insista, exactement comme toi. Et je lui dis : Plonge dans cette eau là-bas, et tu percevras le secret de ma *mâyâ*. Nârada plongea dans l'étang. Il en sortit sous la forme d'une jeune fille.

«Nârada sortit des eaux, devenu Suçilâ, “la Vertueuse”, la fille du roi de Bénarès. Quand elle fut à la fleur de la jeunesse, son père la donna en mariage au fils du roi de Vidarbha, son voisin. Le saint ascète, le sage, sous la forme d'une fille, éprouva pleinement les délices de l'amour. Quand son temps arriva, le vieux roi de Vidarbha mourut, et l'époux de Suçilâ succéda au trône. La belle reine eut beaucoup de fils et de petits-fils et fut incomparablement heureuse.

«Cependant, à la longue, une querelle éclata entre l'époux et le père de Suçilâ, se développant en une guerre furieuse. En une seule bataille gigantesque, nombre de ses fils et de ses petits-fils, son père et son mari, furent tués. Quand elle eut appris l'holocauste, elle se rendit de la capitale au champ de bataille pour y faire entendre une lamentation solennelle. Elle fit dresser un gigantesque bûcher funéraire, y plaça les cadavres de ses parents, frères, fils, neveux et petits-fils, puis, côte à côte, le corps de son époux et celui de son père. De sa propre main elle mit la torche au bûcher, et quand les flammes montèrent, elle s'écria : mon fils, mon fils ! Au moment où les flammes crépitaient, elle se jeta dans le brasier. Le feu devint aussitôt frais et pur, le bûcher se transforma en un étang, et parmi les eaux se trouvait Suçilâ – mais qui avait repris la forme du saint Nârada. Le dieu Vishnu, tenant le sage par la main, le conduisit hors du lac de cristal.

«Quand le saint et le dieu furent arrivés au rivage, Vishnu demanda avec un sourire équivoque : quel est ce fils dont tu pleures la mort ? Nârada resta confondu, plein de honte. Le dieu continua : c'est l'image de ma *mâyâ*, douloureuse, sombre, maudite. Ni Brâhman né du lotus, ni aucun autre dieu, Indra, non, pas même Çiva, ne peuvent plonger dans sa profondeur sans fond. Pourquoi et comment comprendrais-tu, *toi*, cette chose insondable ?

«Nârada demanda qu'il lui fût accordé d'avoir une foi et une dévotion parfaites, ainsi que la faveur de se rappeler cette expérience pour tous les temps à venir. Il demanda en outre que l'étang dans lequel il était entré comme dans une source d'initiation devînt un lieu sacré de pèlerinage; que ses eaux – grâce à la présence secrète, permanente, du dieu qui était entré là pour tirer le saint des profondeurs magiques – fussent douées du pouvoir d'effacer tous les péchés. Vishnu accorda ces pieux souhaits et disparut aussitôt, se retirant en sa demeure cosmique de l'Océan de Lait.

«Je t'ai fait ce récit, conclut Vishnu (avant de quitter pareillement l'ascète Sutapas), afin de t'enseigner que le secret de ma *mâyâ* est insondable et qu'il ne se laisse pas connaître. Si tu le désires, tu peux plonger toi aussi dans l'eau et tu sauras pourquoi il en est ainsi.

«A ces mots, Sutapas (ou bien le prince Kâmadamana dans son avant-dernière incarnation) plongea dans l'eau de l'étang. Comme Nârada, il en sortit sous la forme d'une fille, et se laissa envelopper dans le réseau d'une nouvelle existence.»

**Ceci est une version littéraire du mythe, datant du Moyen Âge. L'histoire est racontée de nos jours encore dans l'Inde comme une sorte de conte de nourrice, elle est familière à beaucoup dès l'enfance. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le saint du Bengale Ramakrishna s'est servi de la forme populaire du conte comme d'une parabole dans son enseignement<sup>3</sup>. Le héros, ici encore, en était Nârada, le dévot modèle. Par des austérités prolongées et des pratiques dévotieuses il avait gagné la faveur de Vishnu. Le dieu était apparu devant le saint dans son ermitage et lui avait accordé l'accomplissement d'un souhait. «Montre-moi le pouvoir magique de ta *mâyâ*», avait demandé Nârada, et le dieu avait répondu : «J'accepte. Viens avec moi»; mais avec ce même sourire ambigu sur ses lèvres à courbure gracieuse.**

**De l'ombrage plaisant du bosquet d'ermitage lui servant d'abri, Vishnu conduisit Nârada à travers une étendue de terre dénudée, qui brûlait comme du métal sous l'ardeur impitoyable d'un soleil torride. Ils eurent soif bien vite. A quelque distance, dans la lumière éblouissante, ils aperçurent les toits de chaume d'un petit hameau. Vishnu demanda : «Veux-tu aller là-bas me chercher un peu d'eau ?»**

**«Certainement, Maître», répliqua le saint, qui se mit en marche vers le groupe de huttes au loin. Le dieu s'arrêta à l'ombre d'un rocher pour attendre son retour.**

**Quand Nârada eut atteint le hameau, il frappa à la première porte. Une belle jeune fille lui ouvrit et le saint homme éprouva quelque chose qu'il n'avait jamais vu, même en rêve : il fut ensorcelé par ses yeux, qui ressemblaient à ceux de son divin Maître et ami. Il resta immobile, regardant fixement, oubliant pourquoi il était venu. La fille, aimable et simple, lui souhaita la bienvenue. Sa voix était comme un nœud d'or passé autour du cou de l'étranger. Comme dans un rêve, il entra.**

---

<sup>3</sup> The Sayings of Sri Ramakrishna (Mylapore, Madras, 1938), Livre IV, chap. 22.

Les occupants de la maison se montrèrent pleins de respect pour lui, sans être le moins du monde embarrassés. Il fut reçu avec honneur, comme un saint homme, mais point exactement comme un étranger; bien plutôt, comme une vieille et vénérable connaissance qui aurait été absente pour longtemps. Nârada demeura avec eux, impressionné par leur attitude digne et réconfortante; il se sentait tout à fait comme chez lui. Personne ne lui demanda ce qu'il était venu faire; c'est comme s'il avait appartenu à la famille depuis un temps immémorial. Et, après une certaine période, il demanda au père la permission d'épouser la fille : c'était précisément ce à quoi chacun dans la maison s'attendait. Il devint membre de la famille et partagea les charges séculaires et les joies simples de la vie paysanne.

Douze années passèrent; il avait eu trois enfants. Quand son beau-père mourut, il devint le chef de la famille, héritant des terres et les administrant, gardant le bétail et cultivant les champs. La douzième année, la saison des pluies fut extraordinairement violente : les cours d'eau gonflèrent, les torrents dévalèrent les montagnes et le petit village fut inondé par un déluge soudain. Durant la nuit les huttes de paille et le bétail furent emportés et tout le monde s'enfuit.

D'une main soutenant sa femme, de l'autre conduisant deux de ses enfants, le plus petit étant sur son épaule, Nârada partit en hâte. Courant de l'avant dans les ténèbres épaisses, fouetté par la pluie, il allait à travers la boue glissante, titubant dans le remous des eaux. Sa charge était plus qu'il n'en pouvait endurer avec le courant qui l'entraînait lourdement. A un moment, il trébucha et l'enfant glissant de son épaule disparut dans la nuit grondante. Avec un cri de désespoir, Nârada lâcha les autres enfants pour rattraper le plus petit, mais il était trop tard. Dans l'intervalle, le flot avait entraîné rapidement les deux autres et arraché sa femme à son côté avant même qu'il pût réaliser le désastre; perdant pied, il fut précipité la tête la première dans le torrent, telle une bûche. Inconscient, Nârada vint échouer enfin sur un petit rocher. Quand il reprit connaissance, il ouvrit les yeux sur une vaste étendue d'eau boueuse et ne sut que pleurer.

**«Mon enfant !» Il entendit une voix familière, son cœur faillit cesser de battre. «Où est l'eau que tu es parti chercher pour moi ? J'ai attendu plus d'une demi-heure.»**

**Nârada se retourna, au lieu d'eau il aperçut le désert qui brillait dans le soleil de midi. Il vit le dieu se tenant à ses côtés. Les lèvres cruelles de la bouche fascinante, souriant encore, s'entrouvrirent pour poser avec douceur la question : «Comprends-tu maintenant le secret de ma *mâyâ* ?»**